

UNE VIE AU GALOP

NELE NEUHAUS

Traduit de l'allemand par B. Déchin



Extrait de la publication

ADVENTURE
ACTES SUD JUNIOR

“– Elena, personne n’a jamais dû te le dire jusqu’ici, mais tu montes vraiment bien !

Tim était debout près de Fritzi, les mains enfoncées dans les poches de sa veste et les joues rougies par le froid. Ce qu’il venait de dire me faisait l’effet d’un baume qui me réchauffait le cœur. Nous nous regardâmes sans rien dire.”

UNE VIE AU GALOP

Au moment où l’entreprise de ses parents est menacée de faillite, Elena rencontre Tim, fils du propriétaire des écuries concurrentes. Malgré la brouille qui sépare leur famille, Tim va secrètement aider Elena à relever son incroyable défi : inscrire à un concours de saut d’obstacles le cheval gravement blessé qu’elle a soigné puis dressé.



Couverture : © Mika/Bridge/Photononstop ; © DR.

www.actes-sud-junior.fr

UNE VIE AU GALOP

Pour ma nièce Clara.

www.actes-sud-junior.fr
www.actes-sud-junior.fr/collections/romans_ado/

Éditeur : François Martin.

Conception graphique : Christelle Grossin et Guillaume Berga.

Titre original : *Elena – Ein Leben für Pferde. Gegen alle Hindernisse.*

© 2011, Planet Girl Verlag (Thienemann Verlag GmbH), Stuttgart/Wien.

Les droits de cet ouvrage ont été négociés par l'agence Editio Dialog,
Michael Wenzel, Lille.

© Actes Sud, 2012
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-01294-6

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

UNE VIE AU GALOP

NELE NEUHAUS

Traduit de l'allemand par Brigitte Déchin

ACTES SUD JUNIOR

PROLOGUE

LA PLUIE VENAIT DE CESSER lorsque l'épaisse couverture de nuages noirs se déchira. De la porte de l'écurie, Elena Weiland jeta un coup d'œil dubitatif sur le ciel puis elle se décida à profiter de l'éclaircie pour partir en promenade bien que l'après-midi fût déjà avancée. L'été était fini. Dans les mois à venir, elle n'aurait que trop souvent l'occasion de monter dans le manège.

Elena glissa son pied dans l'étrier et se hissa sur la selle de son double poney blanc. Sirius redressa les oreilles dès qu'il comprit qu'ils tournaient le dos à la carrière pour couper à travers champs en direction de la forêt. Il emportait sa jeune cavalière au grand trot sur le chemin sablonneux qui menait à l'orée du bois lorsque Elena lui indiqua d'obliquer à gauche vers les chaumes et les prés. Elle leva les yeux pour observer dans le ciel triste d'octobre le vol des grues qui migraient en formation vers le sud. Leurs coups de trompette retentissaient comme un ultime et mélancolique adieu à l'été subitement si loin. En une nuit, les

couleurs chamarrées du feuillage avaient perdu de leur éclat, l'or flamboyant tirait maintenant sur le jaune pâle et le pourpre sur le brun fané. La nature perdait de sa vigueur.

Elena tourna la tête sur le côté pour protéger son visage du vent et remonta le col de sa veste. Les violentes bourrasques emportaient les feuilles, ébranlaient les arbres et chassaient le bel été indien. Elles annonçaient déjà les premiers frimas.

Lorsque Sirius prit le galop, Elena ne le retint pas. Une fois arrivée au sommet de la colline, elle arrêta son poney et pivota sur sa selle. Elle aimait la vue qu'offrait en contrebas le centre équestre des Merles. Vu d'ici, on aurait dit une ferme miniature. Elena se dressa sur ses étriers et embrassa le paysage du regard. Les différents bâtiments se rassemblaient auprès du manège entouré de carrières qui dessinaient des taches claires et dénudées. Plus loin, quelques voitures stationnaient sur le parking entre le manège, l'auberge et la maison et, encore au-delà, le tracteur rouge pareil à une coccinelle creusait son sillon entre la grange et les deux grands châtaigniers. En se concentrant bien, elle pouvait même entendre le ronronnement du moteur à travers le sifflement du vent.

Elena était née et avait grandi aux Merles, c'était sa maison. Elle ne manquait que très rarement de se retourner à cet endroit-là.

Mais Sirius s'impatientait déjà, il voulait avancer. Il connaissait chaque sentier, chaque tronçon de galop, et il aimait tout autant qu'Elena galoper à bride abattue.

Peu après, le poney et sa cavalière atteignirent la lisière de la forêt et s'enfoncèrent dans l'épaisse futaie. Il n'y avait presque plus de vent entre les troncs d'arbres ; seules les hautes frondaisons s'agitaient au gré des rafales. Le tapis de feuilles sur le petit sentier étouffait le bruit des sabots. Un chevreuil surgit sans bruit, écarquilla des yeux effarés, se figea quelques secondes avant de disparaître en bondissant avec grâce dans l'obscurité de la forêt. Feignant d'avoir eu peur, Sirius partit au grand galop. Elena se contenta de sourire en laissant le hongre¹ aller à son train.

À la croisée d'un chemin, elle ralentit sa course folle. La nuit n'allait pas tarder à tomber, il ne fallait pas qu'elle s'éloigne davantage. Elle dirigea Sirius vers la droite et repassa au pas. L'épaisse fourrure d'hiver que le poney venait de se constituer fumait dans l'air frais. De part et d'autre de la percée, les grands sapins et les douglas, déracinés au printemps dernier par une forte tempête, rappelaient à Elena la cathédrale gothique qu'elle avait visitée lors de la dernière excursion scolaire. Ce spectacle la laissa songeuse. Une centaine de mètres plus loin, elle sortit de la forêt.

Devant elle s'étendait la grande pâture où le troupeau de jeunes chevaux avait brouté paisiblement durant tout l'été. Les nuits seraient bientôt si fraîches qu'il faudrait les redescendre aux écuries où ils prendraient leurs quartiers d'hiver sur les litières confortables des stabulations.

1. Nom donné à un cheval castré, plus docile qu'un cheval entier.

Le brouillard du soir montait des prairies. On eût dit que les chevaux planaient au-dessus du sol. L'un des poulains, un alezan cuivré avec une grande étoile sur le chanfrein, leva la tête et, d'un air intrigué, suivit du regard Elena et son cheval avant de pousser un hennissement joyeux. Les autres à sa suite l'imitèrent et s'approchèrent au pas, puis au trot. Elena connaissait chacun d'eux depuis sa naissance. Elle les interpella l'un après l'autre par leur nom. Ils l'accompagnèrent jusqu'à l'autre bout de la clôture où ils s'arrêtèrent, devant se contenter de la regarder descendre l'étroit chemin jusqu'aux Merles. Les chevaux attendraient encore un moment – Elena le savait – pour retourner paître avant de s'égailler progressivement sur le grand pré. En bas, dans le centre, les premières lumières venaient de s'allumer.

Elena sourit à la vue familière des Merles. Comme il faisait bon vivre ici !

1

COMME TOUJOURS DANS LA VIE, lorsqu'une chose grave se produit, la plupart du temps elle ne prévient pas. Parfois même, elle passe totalement inaperçue, du moins de prime abord. Toujours est-il que ce vendredi d'octobre, je n'avais pas la moindre idée des catastrophes que la journée me réserverait, tant s'en faut. Tout avait plutôt bien commencé car, en deuxième heure, le professeur d'allemand nous rendit nos devoirs.

— Un très bon travail, Elena ! Remarquable, de très bonnes idées, et très bien écrit, vraiment intéressant, commenta Mme Wenke, qui est aussi notre professeur principal.

Et c'est tout juste si je ne suis pas restée bouche bée lorsqu'en ouvrant mon cahier, je découvris un grand A en dessous de ma rédaction. L'allemand a beau être avec la géographie et la bio ma matière préférée, je n'avais encore jamais eu une aussi bonne note.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? me demanda Ariane, en général assez peu disposée à discuter avec moi.

Mais là, sa curiosité l'emporta, et elle se retourna vers moi.

— J'ai eu A, répondis-je avec autant de modestie que possible.

— Bravo, articula-t-elle péniblement, et ses yeux bleu layette brillèrent de méchanceté.

D'un geste nonchalant, elle rejeta ses longs cheveux blonds sur ses épaules et se détourna. Ariane ne supporte pas que quelqu'un soit meilleur qu'elle, et encore moins lorsque c'est moi. Autrefois, à l'école primaire de Steinau, nous étions amies, mais cette époque-là est depuis longtemps révolue.

En dehors de moi, personne n'avait eu de A. Pas même Ariane, et cela lui restait en travers de la gorge. J'étais certaine qu'elle guetterait la première occasion pour me faire une crasse et, du reste, elle n'eut pas longtemps à attendre.

En quatrième heure, M. Graubner, le professeur de maths, me désigna, moi comme par un fait exprès, pour aller au tableau bien que je me sois efforcée de plonger les yeux mine de rien dans mon livre. Je déteste me retrouver debout face à toute la classe, avec tous les yeux braqués sur moi.

— Divise le produit de 11×7 par la différence entre 12 et 5, et soustrais le résultat obtenu à 15.

Euh... hein ? Je restai plantée là, la craie dans la main, comme une godiche, les yeux rivés sur le tableau vide, et je sentis le sang me monter au visage. Quelqu'un ricana derrière, ce qui n'arrangea rien à l'affaire. Toutes sortes d'idées me traversèrent l'esprit, toutes évidemment sauf la solution du problème.

— Ch-chut ! lança M. Graubner à la classe. Qu'est-ce qui t'arrive, Elena ? Tu cales ?

— Oui, avouai-je.

Il fronça les sourcils, ce qui augurait du pire, et tendit la main sans un mot pour reprendre la craie.

— Quelqu'un a trouvé la solution ? demanda-t-il en m'ignorant.

Personne ne broncha en dehors d'Ariane qui affichait un sourire radieux et gloussa au moment où je passai devant elle les joues cramoisies pour regagner ma place.

— A en allemand, E en maths, murmura-t-elle suffisamment fort pour que ses deux plus fidèles alliées, Tessa et Ricky, gloussent de concert.

M. Graubner l'appela au tableau exactement comme elle l'avait escompté.

— Ariane ?

— Qui ? Moi ?

Elle écarquilla de grands yeux incrédules en pointant son index sur la poitrine. Tout ça pour faire l'intéressante. Ariane est incontestablement la meilleure de toute la classe en maths, plus forte encore que les garçons.

— Oui, toi, si tu le veux bien.

Le professeur lui tendit la craie avec un sourire en coin, persuadé qu'il allait pour une fois la coincer. Ariane s'avança en sautillant, rejeta sa crinière blonde en arrière et résolut l'opération en moins de dix secondes.

— Très bien, commenta M. Graubner, avec une pointe de déception dans la voix car il venait de comprendre qu'il était tombé dans le panneau.

— Mais c'était hyper facile. (Ariane m'adressa un sourire triomphant.) Simple comme bonjour !

À la fin des cours, j'attendis avec impatience ma meilleure amie Melike, qui était en seconde. La pluie crépitait sur le toit du préau et se déversait dans la cour de récréation où de grosses mares se formaient. L'été s'en était allé une fois pour toutes, pile au moment des vacances d'automne – depuis une semaine, il n'avait fait que pleuvoir presque sans interruption.

Le bus partait à une heure cinq, et nous n'avions que dix minutes pour rejoindre l'arrêt. Des centaines d'élèves sortant du collège passèrent devant moi. Melike finit enfin par apparaître parmi les derniers.

— Wilhelm m'a gardée. (Melike leva les yeux au ciel.) Une fois de plus, j'ai complètement foiré mon devoir de latin, et merde ! Figure-toi qu'il m'a demandé si j'étais amoureuse ! m'annonça mon amie en pouffant.

— N'importe quoi ! C'est vrai ? Et tu lui as répondu quoi ?

Je ne pouvais m'empêcher de rire.

Melike haussa les épaules en riant elle aussi.

— Rien. Mais j'ai l'impression qu'il croit vraiment que je suis amoureuse. Alors qu'en fait, j'en ai rien à faire du latin. Ça sert à quoi ce truc-là ?

Je rabattis la capuche de mon coupe-vent sur ma tête. Inutile désormais de nous presser, le bus était de toute façon déjà parti.

Plus loin, devant la porte du collège, Ariane et sa meilleure copine, Laura Baumgarten, attendaient à

l'abri d'un énorme parapluie jaune gueulard, bras dessus bras dessous comme deux sœurs siamoises. Ariane n'est pas obligée de prendre le bus comme le commun des mortels pour lesquels elle n'a que des regards méprisants et condescendants ; sa mère ou l'une des sans cesse différentes jeunes filles au pair de la famille Teichert la conduit le matin à l'école et revient la chercher au déjeuner.

À l'instant où nous passions devant elles, le 4 x 4 flambant neuf de la mère d'Ariane s'arrêtait de l'autre côté de la rue.

— Hep ! Ariane ! s'écria Melike avant même que je puisse l'en empêcher. On vient de louper le bus ! Tu crois que vous pouvez nous emmener ?

— Ah ! Malheureusement non ! On va déjeuner à "La Strada", répondit cette pimbêche d'Ariane, sans même nous regarder. Je suis vraiment désolée !

Laura et elle échangèrent un bref regard, gloussèrent et montèrent dans la rutilante voiture. Les portières claquèrent et le bolide vrombit en démarrant sur les chapeaux de roues.

— Quelle sale bêcheuse ! s'exclama Melike, furieuse, en singeant les minauderies d'Ariane. Nous déjeunons à "La Strada" ! Je prendrais peut-être bien un tout petit filet de bœuf, ou plutôt non, des langoustines ! Beurk !

"La Strada" est l'un des restaurants les plus huppés de Königshofen. Maman y est allée déjeuner une fois avec papa. Elle nous a raconté que, dans cet établissement très chic, les prix ne figurent même pas sur la carte.

— Qu'elle nous snobe, il fallait s'y attendre, lui fis-je remarquer. On nous a rendu aujourd'hui le devoir d'allemand. J'ai été la seule à avoir A. Ariane était verte de rage !

— C'est vrai ? Ça, c'est cool !

Nous nous sommes dirigées d'un bon pas sous la pluie vers la gare routière. Je riais en mon for intérieur tout en écoutant Melike râler encore un moment après Ariane, Laura et son prof de latin. Je me fichais de tout ça, heureuse à la simple idée de voir la tête de maman quand je lui glisserais sous le nez mon cahier d'allemand. Mine de rien, évidemment. La plupart de mes camarades avaient dû inventer une histoire pour raconter "La journée la plus extraordinaire de leur vie" tandis que moi, je n'avais pas eu besoin de réfléchir trop longuement pour décrire l'accident dramatique survenu à mon poulain Fritz, il y a de cela trois ans.

En arrivant à la gare routière, la colère de Melike était retombée. Nous prîmes une barquette de frites à la buvette, avec du ketchup pour Melike et de la mayonnaise pour moi, puis nous assîmes sur les marches du glacier.

— Tu viens aux Écuries cet après-midi ? lui demandai-je en léchant mes doigts pleins de mayonnaise.

Melike acquiesça.

— Bien sûr. Je ne sais pas si maman est déjà montée ce matin, mais cela ne fera pas de mal à Dicky de sortir une deuxième fois.

Dicky, alias Jasper de son vrai nom, appartient à la mère de Melike qui dispose de trop peu de temps

pour le monter. Alors elle est ravie que sa fille s'en occupe.

Je picorai du bout des doigts les dernières frites dans la barquette graisseuse.

— Papa part en concours. On pourra monter dans le grand manège, on installera quelques barres.

En tant que cavalier professionnel de concours hippiques, papa participe, presque chaque week-end, à une épreuve dans une ville ou une autre d'Allemagne, parfois même à l'étranger. Christian, mon frère aîné, et moi avons grandi au milieu des chevaux et, évidemment, nous montons tous les deux.

Les Merles appartiennent à mon grand-père qui assure les reprises¹ sur les chevaux de club ainsi que toute l'intendance. Grand-mère tient l'auberge "L'Abreuvoir", appréciée tant par les cavaliers que par des clients extérieurs qui profitent en été de sa terrasse en plein air.

Melike froissa la barquette de frites qu'elle envoya d'une chiquenaude dans la poubelle à côté de l'escalier.

— Hum, c'était bon. Ce n'est pas aujourd'hui qu'Ariane va se pointer aux Écuries.

— J'en doute moi aussi, lui répondis-je en grimaçant. Christian part également en compétition. Il n'y aura donc plus personne pour la regarder faire son cinéma.

Le père d'Ariane a trois chevaux en pension aux Merles. Papa les travaille et les sort en concours. M. Teichert, agent de change de profession, ou un truc du

1. Leçons d'équitation.

genre, roule sur l'or. Lui et sa femme en costume traditionnel relooké sont de bons clients mais ils ne connaissent rien aux chevaux.

Laura, une camarade de classe de Melike, nous a aussi confié son cheval qui ne fait que du dressage.

Sur ces entrefaites, j'avais fini mes frites et j'observais notre reflet dans la vitrine du glacier. À côté de la ravissante Melike avec ses grands yeux bruns, ses dents parfaitement blanches, ses cheveux de geai et son teint hâlé qu'elle devait à ses ancêtres turcs du côté paternel, j'avais l'impression de ressembler à une grande perche affreusement pâle. J'enviais terriblement la silhouette de ma voisine. J'attendais avec impatience le jour où je n'aurais plus ni acné ni bagues sur les dents. En fait, la seule chose que j'aime chez moi, ce sont mes cheveux. Je suis blonde comme maman. Je tiens d'elle, comme j'ai pu le voir sur des photos d'elle jeune. C'est pourquoi je ne désespère pas tout à fait de lui ressembler un jour.

Tandis que je réfléchissais à mon aspect extérieur, une jeep verte toute crottée freina juste devant nous.

— Ah, la honte ! Tim Jungblut et son père ! m'écriai-je en cachant mon visage dans ma capuche. J'fais comme si j'les voyais pas !

J'aurais pu passer inaperçue, mais impossible de ne pas voir Melike. Avec sa veste jaune, elle ressortait dans la grisaille du jour comme un phare dans le brouillard.

Les vitres de la jeep s'abaissèrent et un garçon aux cheveux blond cendré se pencha.

— Vous avez raté le bus ? dit-il en souriant.

— Mais non ! Ça nous fait plaisir d’attendre sous la pluie, répondit Melike, caustique.

Le garçon sortit de la voiture et nous tint aimablement la portière ouverte.

— Allez, montez ! De toute manière, on passe par Steinau.

— Moi, je n’y vais pas, susurrai-je à mon amie. Si papa apprend que je suis montée dans la voiture des Jungblut, il va me trucider.

Melike me tira par la manche.

— Il n’en saura rien. Ça vaut mieux que de passer encore une heure sous cette flotte.

Avis que je partageais moi aussi complètement. D’autant que cette interdiction absolue d’échanger le moindre mot avec la famille Jungblut donnait du piquant à la situation. Je marmonnai un “Bonjour” en me glissant à côté de Melike sur la banquette arrière entre une selle et une pile de couvertures pour chevaux.

Le père de Tim nous toisa brièvement du regard et démarra en trombe.

— Mesdames, b’chour.

Richard Jungblut est marchand de chevaux et aussi cavalier professionnel de jumping¹ comme papa. Les Écuries du Soleil situées à Hettenbach, un petit village de l’autre côté de la forêt, lui appartiennent. L’hospitalité envers les Jungblut est dans notre famille une tradition qui repose sur la réciprocité. C’est surtout les hommes qui ne peuvent pas s’encadrer. J’ignore les

1. Concours de saut d’obstacles.

raisons de cette haine et, en fait, je n'y ai jamais réfléchi. C'est comme ça.

Je connais bien sûr Tim depuis que je suis toute petite ; nous allons à la même école et nous nous retrouvons chaque week-end sur un terrain de concours ou un autre, mais il ne me serait jamais venu à l'idée, même en rêve, de lui adresser la parole puisqu'il est précisément le fils de Richard Jungblut et, par conséquent, un ennemi. Il est en seconde comme Christian mais pas dans la même classe que lui et, évidemment, il monte à cheval comme un dieu. L'été dernier, il a remporté sur les chevaux de son père de nombreux concours en Amateur 1¹ ainsi que trois épreuves en Amateur Élite².

Richard Jungblut n'ouvrit pas la bouche de tout le trajet. À deux reprises, je croisai dans le rétroviseur le regard inquisiteur de ses yeux bleus qu'il détourna aussitôt. Savait-il qui j'étais ? Vraisemblablement pas, sinon il m'aurait débarquée en rase campagne. J'étais sur des charbons ardents. Jamais encore les douze kilomètres jusqu'à Steinau ne m'avaient paru aussi longs bien que le père de Tim ait traversé Königshofen comme un fou et foncé sur la grand-route.

Comme à son habitude, Melike babillait gaiement tandis que moi, je ne desserrais pas les lèvres. Qu'aurais-je

1. Terme désignant une catégorie d'épreuve officielle dans laquelle la hauteur des obstacles est d'environ 1,20 mètre. Le niveau est indiqué sous forme d'un indice allant de 4 à 1 + Élite, 4 étant l'indice de niveau le plus faible.

2. Dans cette catégorie, la hauteur de l'obstacle est de 1,30 mètre.

bien pu dire ? Melike fut donc la seule à parler jusqu'à ce qu'elle soit à court d'idées. J'étais ravie et soulagée lorsque la jeep freina à l'arrêt de bus devant la mairie.

— Merci de nous avoir emmenées, murmurai-je en m'éclipsant sous la pluie.

M. Jungblut hocha la tête et Tim nous lança un "Salut !", puis j'entendis la portière claquer, et la jeep disparut dans un hurlement de moteur.

Je fouillai au fond de mon sac pour retrouver la clé de l'antivol de ma bicyclette que j'accroche tous les matins au râtelier à vélos près de l'arrêt du bus. Melike, habitant à quelques rues de la mairie, peut rentrer à pied tandis que moi, je dois encore faire environ deux kilomètres pour rejoindre les Merles, situés en dehors de Steinau, à la lisière de la forêt, au milieu des champs et des pâturages.

— À plus ! lançai-je à mon amie.

— Je serai là à trois heures !

2

APRÈS AVOIR RABATTU MA CAPUCHE, je m'élançai à vélo dans la Wiesenstrasse qui longe le terrain de sports et la salle polyvalente, tout en faisant bien attention à ne pas déraper sur les mottes de terre humide que les tracteurs avaient semées sur leur passage. Le sinistre hiver approchait à grands pas. Bientôt, nous ne pourrions plus monter qu'en intérieur ; et le soir, il ferait nuit à cinq heures. Il faudrait tondre les chevaux et leur mettre leurs grosses couvertures pour les protéger du froid. Quant à nous, les bipèdes, nous serions condamnés à crever de froid dans les écuries et dans le manège malgré nos doudounes, nos écharpes et nos gants.

On klaxonnait derrière moi. Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule avant de me déporter sur l'étroite bande d'herbe mouillée pour laisser passer un gros camion. Les mots : "PFERDE – CHEVAUX – HORSES" figuraient en grosses lettres sur le hayon arrière, avec en dessous : "Achat et vente de chevaux Nötzli – Adliswil, Suisse". Je pédalai de plus belle. Se pourrait-il qu'il livre de nouveaux chevaux aux Merles ?

Au moment où j'arrivais, le conducteur manœuvrait habilement l'énorme poids lourd devant le fumier. Au fil du temps, les Merles avaient connu toutes sortes de transformations et d'aménagements, si bien que ceux qui ne connaissaient pas les lieux, comme les nouveaux propriétaires, se perdaient souvent dans ce dédale d'écuries, de selleries, de réserves et de cours intérieures. Au centre, il y a le grand manège avec l'aire de pansage et la petite carrière attenante pour les reprises. Et devant, au bout du manège, se trouve l'ancienne écurie des étalons qui abrite aujourd'hui les chevaux des propriétaires. À cela s'ajoutent l'écurie principale, la grande écurie et la petite écurie avec, tout à fait derrière, l'ancienne, réservée exclusivement aux chevaux de compétition de papa. Elles sont pour la plupart modernes et adaptées, mais celle de papa se distingue des autres. Elle est haute sous le toit et bien aérée. Les chevaux y ont vue, d'un côté, sur l'extérieur, sur la carrière de sauts ainsi que sur la piste de galop et, de l'autre, sur l'intérieur, sur la grande allée centrale.

Le camion s'immobilisa devant l'entrée principale de l'ancienne écurie et le conducteur sauta de la cabine.

— Bonjour ! m'écriai-je, essoufflée, en appuyant mon vélo contre le mur.

— Hello ! répondit-il.

Je le connais bien. Il amène souvent des chevaux aux Merles. Son patron Gerhard Nötzli, le marchand de chevaux, fait régulièrement des affaires avec papa. Nötzli envoie à papa de jeunes chevaux avec de gros

potentiels qu'il doit former et présenter en concours. Ils seront ensuite vendus. En contrepartie de cette valorisation, papa reçoit une commission sur la vente. Il arrive aussi parfois qu'on lui confie des chevaux compliqués qui ne veulent plus sauter en concours, qui refusent ou qui ont pris de mauvaises habitudes. Il doit alors corriger leurs défauts afin qu'ils puissent être vendables. La plupart du temps, ce n'est pas une mince affaire.

— Là-dedans, j'ai deux chevaux pour vous, annonça le conducteur en jetant un coup d'œil sur sa montre. Je dois filer ensuite sur la Hollande. Tu peux demander où je dois les mettre ?

— Je vais vous trouver des boxes libres, lui répondis-je en entrant dans l'écurie.

La forte odeur des chevaux et du foin me chatouilla les narines. Je pris une profonde inspiration comme à chaque fois que je pénétrais ici.

Jens, notre groom, était introuvable. En revanche, il y avait une selle par terre, un filet sale accroché à côté, et la porte de la sellerie était grande ouverte. Ça, c'est bien son genre, me dis-je en rangeant la selle. Dès que papa a le dos tourné, Jens laisse tout en plan, il téléphone ou va se planquer dans sa chambre. Je découvris un box vide à côté de celui de Sirius dans la petite écurie et un autre dans la grande. Les nouveaux arrivants pouvaient rester là jusqu'à ce que papa en décide autrement.

Le conducteur venait de sortir du camion un bel alezan avec une fine liste en tête. Le cheval piaffa et hennit nerveusement. Ses oreilles s'agitaient d'avant

en arrière. L'environnement inconnu le rendait nerveux, ce qui est fréquent chez les jeunes chevaux. Je tendis la main pour attraper la longe du licol.

— Prends plutôt l'autre, me conseilla le conducteur. Celui-ci est un peu spécial.

Je ne supporte pas que les adultes me traitent comme une petite fille. Je n'ai plus cinq ans, tout de même. J'en ai treize !

— Je gère !

Il me tendit à contrecœur la longe.

— Mais fais attention !

À l'instant même, le cheval craintif fit un écart, donna un brusque coup de tête et redressa la queue. Ce n'était pas la première fois que je devais rentrer un cheval ombrageux.

— N'aie pas peur, lui dis-je doucement en caressant son encolure. (Le cheval me regarda d'un air sceptique, cligna des yeux et ronfla par les naseaux.) Allez, viens. Tiens-toi bien ! Il ne va rien t'arriver.

Et, effectivement, l'alezan se calma et me suivit docilement à l'intérieur.

Une fois le second cheval installé, le conducteur me donna un dossier contenant la feuille de route et leurs livrets d'identification. Je le regardai remonter le pont de chargement en me demandant d'où venaient et où allaient les autres chevaux.

Comme ce serait bien de passer toute la journée ici plutôt que de lanterner sur les bancs de l'école ! C'est passionnant de s'occuper de chevaux. On ne fait jamais la même chose. Évidemment, curer les boxes tous les jours, panser les chevaux, entretenir le matériel et

effectuer diverses petites tâches de ce genre, ça tient plutôt de la corvée. Beaucoup de filles rêvent de devenir groom ; mais rares sont celles qui savent vraiment de quoi il retourne. Moyennant quoi, elles abandonnent vite. Moi, je sais parfaitement qu'une fois l'école terminée, je ferai un métier qui aura un lien avec les chevaux. C'est intéressant de les voir évoluer, d'être capable de reconnaître leurs humeurs. Comme les hommes, chaque cheval a sa propre personnalité, ses sympathies et ses antipathies. Certains sont curieux, joueurs ; d'autres réclament constamment des câlins et d'autres encore, à l'occasion assez effrontés, ont besoin d'autorité. Il y a des chevaux qui apprennent vite et d'autres qui doivent répéter cent fois le même exercice avant de l'assimiler complètement.

Au moment où le camion passait dans les flaques d'eau de la cour, Jens apparut en bâillant et s'étirant.

— Qui c'était ? marmonna-t-il, encore endormi.

Il extirpa un paquet de cigarettes à moitié écrasé de la poche de son pantalon.

— Le transporteur de M. Nötzli. Il a livré deux chevaux. Je lui ai indiqué les deux boxes libres. Je ne voulais pas te réveiller dans ta sieste.

Jens se vexa immédiatement.

— On n'a pas le droit de prendre sa pause-déjeuner, peut-être !

— Mais si, absolument !

Je me détournai. Ce Jens, qui fumait comme un pompier, avec ses yeux globuleux, son visage couvert d'acné et ses cheveux gras, ne me revenait pas. Il n'avait aucune patience et était souvent brutal avec les chevaux.

Mais papa avait besoin de lui. Ce n'est pas facile de trouver quelqu'un de fiable, capable de bien monter les jeunes chevaux en concours, or Jens s'y entendait parfaitement. Donc, je me la bouclais et je l'évitais autant que possible.

— En plus, tu as oublié de fermer la sellerie. Et dans l'allée, il y avait une selle qui traînait par terre.

Ça, je n'ai pas pu m'empêcher de le lui faire remarquer.

— Tu n'avais qu'à la remettre à sa place, me répondit-il hargneusement.

— C'est exactement ce que j'ai fait.

— Tu n'auras qu'à le dire à ton petit papa chéri, grogna-t-il en écrasant sous le pied son mégot devant la porte de l'écurie. Espèce de greluce !

— Crétin de crapaud pustuleux, lui rétorquai-je.

C'est ainsi que se terminaient la plupart de nos conversations. Passe encore pour "greluce". L'injure était relativement gentille. Mais Jens disposait de tout un arsenal de qualificatifs plus déplaisants. Je ne me laissais toutefois jamais faire.

Je repris mon vélo que je poussai à travers l'écurie. À l'heure du déjeuner, il ne se passait pas grand-chose ici. Les chevaux sommeillaient dans leurs boxes ou mâchonnaient de la paille. Plus loin devant la porte ouverte, Robbie, notre Bouvier bernois, dormait, couché sur sa couverture à carreaux. En me voyant, il se leva et agita joyeusement la queue. Mais dès que j'eus enfourché ma bicyclette pour gagner la maison, il se recoucha en poussant un soupir et se rendormit.